

– Epreuve d'entraînement n°2
Expression française et culture socio- économique
Mercredi 25 avril 2018 - BTS 2ème année
(Durée : 4 heures), aucun matériel, ni document autorisé

PREMIERE PARTIE (7 points)

Les questions ont toutes trait au document principal

Question 1 (3 points)

Sur quels arguments, s'appuie l' auteur pour justifier «Le procès du bonheur» ?
(12 lignes)

Question 2 (2 points)

Expliquer la phrase de l'auteur «Bref, la sobriété heureuse n'est pas l'austérité, et, encore moins l'ascétisme».

(8 lignes)

Question 3 (2 points)

Nommer et analyser les procédés soulignés dans le texte: «à la bonne heure» / «à la mauvaise heure» et le couple «excitation /dépression».

(10 lignes)

DEUXIEME PARTIE (9 points)

Dans le cadre d'une semaine thématique consacrée au thème culturel «Le bonheur aujourd'hui», votre établissement organise un cycle de conférences, des projections de films et des rencontres avec des spécialistes. En votre qualité de président de l'association des étudiants de votre lycée, vous sollicitez Patrick Viveret et vous lui envoyez une lettre dans laquelle vous lui exposez votre point de vue au sujet de la question suivante :

Dans notre société, la recherche du bonheur est – elle une tyrannie ?

Votre lettre devra prendre clairement position sur cette question. Votre argumentation s'appuiera sur vos connaissances culturelles et socio-économiques, ainsi que sur les documents en annexe.

Quatre points sont attribués au respect des codes de l'orthographe, de la syntaxe et de la présentation.

Le sujet comporte 12 pages

Document principal :

VIVERET Patrick. La cause humaine. Du bon usage de la fin d'un monde. Edition Les Liens qui Libèrent. 2012

(L'auteur est philosophe et économiste)

Documents annexes :

Annexe 1 : FERRY Luc. La quête du bonheur : sagesse ou illusion. Les sept voix sur le bonheur. Édition Equateurs 2016.

(Luc Ferry est philosophe)

Annexe 2 : CEDERSTROM Carl , SPICER André. L'être parfait-vie et mort du coaching . Edition L'Echappée. 2016.

(Les deux auteurs sont enseignants chercheurs)

Annexe 3 : BANCAUD Delphine «Quand le culte du sport tourne à l'obsession» 20 minutes.1 avril 2016.

Annexe 4 : CERF Juliette, DESPLANQUES Erwan «Heureux à tout prix, on vous tient en liesse» Télérama 29/12/2014.

Annexe 5 : GRIFFO/VAN HAMME. S.O.S.Bonheur. Aire libre. 2005

Document principal :

**VIVERET Patrick. La cause humaine. Du bon usage de la fin d'un monde.
Edition Les Liens qui Libèrent. 2012**

L'amour, le bonheur, le sens en procès

Dès lors, donc, que l'on se tourne vers l'essentiel, vers ce qui constitue une source de vie et pas seulement de survie ou de vie végétative, on trouve chez les êtres humains trois aspirations fondamentales : l'aspiration à l'amour, celle au bonheur, celle au sens. Toutes trois sont profondément reliées entre elles : on ne peut vivre heureux sans aimer et être aimé, et sans donner un sens à sa vie. Pourtant, lorsqu'on se place du point de vue de la sphère sociétale et non seulement individuelle, ces aspirations sont regardées comme antinomiques de la démocratie elle-même. L'aspiration au sens peut déboucher, dit-on, sur des logiques identitaires, et à terme sur des guerres du sens - des guerres de religion. Le bonheur conduit au mieux à l'ennui de la fin de l'Histoire («les peuples heureux n'ont pas d'histoire»), au pire aux politiques totalitaires visant à «faire le bonheur des gens malgré eux», selon l'expression consacrée. Quant à l'amour, il est lui aussi considéré comme un «enfer pavé de bonnes intentions». L'échec communiste paraît signer celui d'une tentative qui, précisément, plaçait l'amour, le bonheur et le sens (de l'Histoire) au cœur de son projet.

Bref, le procès semble avoir été instruit depuis longtemps, et les condamnations prononcées : amour, bonheur et sens ne peuvent être des objets de débat public. Passer outre cette injonction serait attentatoire à la démocratie. Difficile dans ces conditions de prétendre parler de « sociétés du bien-vivre », de capacité à sortir de la course perpétuelle à l'avoir pour s'orienter vers un développement dans l'ordre de l'être. Il nous faut réexaminer les termes de ce procès pour déterminer s'il n'est pas temps de réviser. (...)

Le procès du bonheur

On retrouve une posture de même nature dans l'autre grand procès, celui du bonheur, suspecté d'être à la racine des projets totalitaires. Ce procès est lui aussi instruit par le capitalisme, qui ferait mieux de balayer devant sa propre porte. Car quel système a plus que lui poussé l'instrumentation, du désir de bonheur et sa marchandisation à travers la publicité, jusqu'à en faire une industrie de masse ? Quant à l'accusation selon laquelle toute politique tendant à favoriser le bien-vivre conduit en réalité à faire le bonheur des gens malgré eux et débouche sur des despotismes, elle oublie que la première condition d'une société du bien-vivre, d'un vivre ensemble organisé sur le droit de chacun à vivre et pas seulement à survivre, est là encore le respect de l'altérité et sa condition, la démocratie. Loin, donc, qu'il y ait contradiction entre démocratie, amour et bonheur, ce sont au contraire trois dimensions fondamentales pour avancer vers une société capable de favoriser un développement dans l'ordre de l'être et non une course écologiquement destructrice vers l'avoir.

Encore faut-il ne pas considérer le bonheur comme un capital à conquérir et à préserver. Le bonheur, c'est une qualité de présence, une qualité d'intensité, ou encore - peut-on dire en jouant sur la sonorité du terme français - l'art de vivre « à la bonne heure ». C'est le sens de la *jubilacion* espagnole. Autant dire que choisir d'être heureux ne consiste pas à nier les épreuves de la vie. On est autant « à la mauvaise heure » en s'interdisant le chagrin à l'occasion de la mort d'un être cher qu'en s'interdisant le plaisir ou la joie quand il est possible de les éprouver. Le grand enjeu, c'est de sortir du couple excitation/ dépression qui caractérise le modèle dominant de nos sociétés, des marchés financiers au spectacle politique, du sport aux médias. Car cette modalité d'accès à l'intensité fondée sur le déséquilibre et la démesure se paie d'une phase dépressive ultérieure, laquelle suscite le besoin d'une nouvelle excitation.

Ce cercle vicieux peut être rompu : une autre modalité de vie est possible, sur le plan tant personnel que collectif. Il s'agit du rapport intensité/sérenité. C'est ce que nous ressentons quand une joie profonde nous irradie et nous relie à autrui au lieu de nous isoler. Cette joie, qui peut naître de l'amour, de la beauté, de la paix intérieure, c'est à dire d'un rapport harmonieux à la nature, à autrui ou à soi-même, est alors tout à la fois intense et sereine. Une sérenité qui permet de l'inscrire dans la durée ou contraire de l'excitation. Entendons-nous bien : une telle approche n'exclut en aucun cas cette forme d'intensité particulière qu'est la grande fête, le carnaval, le temps exceptionnel de la vie personnelle ou collective. Mais elle invite à vivre ce temps autrement que dans le modèle de l'excitation, permettant ainsi d'éviter après coup l'effet « gueule de bois » ou encore la logique du plaisir pervers, où l'excitation est en fait procurée par une domination d'autrui. Bref, la « sobriété heureuse » n'est pas l'austérité, et encore moins l'ascétisme. C'est une capacité à vivre intensément ce voyage de vie conscient dans l'univers que nous propose l'aventure humaine et c'est, sur le plan politique, le droit accordé à tout être humain de se mettre debout pour vivre et ne pas seulement survivre . (...)

Annexe 1 : FERRY Luc. La quête du bonheur : sagesse ou illusion. Les sept voix sur le bonheur. Édition Equateurs 2016 .

La quête du bonheur : sagesse ou illusion ?

Je crains bien d'être aujourd'hui franchement désagréable, de vous dire des choses plutôt pénibles, des choses que vous n'avez pas forcément envie d'entendre, à commencer par celle-ci : je ne suis pas, mais alors pas du tout, convaincu par les philosophies du bonheur qui prolifèrent aujourd'hui, toutes ces recettes qui s'appuient sur les sagesse anciennes, sur le bouddhisme et le taoïsme, sur la psychologie dite « positive » et les théories du développement personnel pour vous proposer de parvenir au bonheur en « quinze leçons ». Je n'y crois pas une seconde et je vais vous dire pourquoi, arguments à l'appui. Je pense même que la quête du bonheur est une grave illusion, qu'il n'y a rien de tel pour rendre les gens malheureux. Bien entendu, nous cherchons tous à être heureux, nous cherchons tous à éviter les souffrances, c'est à la fois une évidence et un truisme.* Pourtant, il ne faut pas confondre deux questions bien différentes : d'un côté la question de ce que les Grecs appelaient la « vie bonne » et de l'autre celle du bonheur. La quête de la vie bonne, c'est la quête du sens de la vie et c'est le but même de la philosophie. Or le sens ne se confond pas forcément avec le bonheur. La quête du bonheur, c'est autre chose et je crois qu'il vaut mieux éviter de s'y accrocher comme à une bouée dans la mer déchaînée. Comme le montrent nombre d'enquêtes de terrain dont je ferai état dans ce qui suit, à trop rechercher le bonheur, on risque la déception, voire même la dépression, la promesse mirifique de la félicité risquant fort de tourner à la tyrannie de ce que Pascal Bruckner appelait joliment « l'euphorie perpétuelle ». (...)

Depuis quelques décennies maintenant, le souci du bien-être, et, avec lui du bonheur, est devenu central dans tous les pays occidentaux. On y a vu se multiplier les techniques censées permettre de réaliser l'idéal d'une « désaliénation complète de l'individu » sur le plan physique comme sur le plan psychique. Victoire du jogging, de la diététique, des sports autrefois réservés à l'élite, comme le tennis et maintenant le golf, mais aussi de l'écologie et des psychothérapies en tous genres afin de parvenir à être « réconcilié avec soi », le tout avec deux conséquences massives dont on ne cesse de percevoir les effets en profondeur : d'un côté le rejet des autorités traditionnelles, y compris dans le monde du travail, au profit de l'hédonisme (l'essentiel est de « s'éclater », « de prendre son pied », de « se faire plaisir », etc.) ; de l'autre, le culte de la différence inhérent à un individualisme qui se détourne de tous les engagements collectifs dès lors qu'ils ne sont pas à la carte. Militer dans un groupe, donner du temps à une association, pourquoi pas ? Encore faut-il que l'engagement soit librement consenti et compatible en permanence avec l'exigence d'être heureux qui caractérise désormais l'individu.

truisme = vérité d'évidence, banale, sans portée

Annexe 2 : CEDERSTROM Carl. SPICER André. Le syndrome du bien-être. Edition L'Echappée. 2016.

L'être parfait – vie et mort du coaching

Bien que relativement méconnu il y a encore quelques décennies, le coaching personnel est devenu une profession courante. On ne dénombre pas moins de 45 000 coaches en exercice à travers le monde. Prise dans sa globalité, cette véritable industrie génère près de 2 milliards d'euros de chiffre d'affaire par an. Le profil des candidats varie du tout au tout, allant de personnes sans aucune formation ou presque, à des titulaires de doctorat en psychologie clinique qui comptent plusieurs années d'expérience derrière eux.

L'un des attraits du coaching réside dans le fait que n'importe qui peut l'exercer. Des institutions aussi réputées que l'université de Harvard délivrent même des diplômes certifiés pour devenir coach. Cela dit, l'offre reste assez fragmentée avec une pléthore de prestataires privés qui dispensent des cours en ligne souvent succincts. Il est possible de faire appel à ces professionnels du bien-être pour devenir plus performant au travail, trouver un emploi, résoudre ses problèmes personnels, acheter une maison, améliorer sa santé ou renforcer sa relation avec Dieu. On peut même consulter de soi-disant « désirologues » qui se proposent de nous aider à cerner la nature de nos désirs. [...]

La forte attractivité du coaching découle aussi du fait qu'il peut prendre parfois des formes ludiques ou plus expérimentales. [... Mais] malgré leur manque apparent de finalités communes, toutes les formes de coaching reposent sur une idée précise héritée du courant de la pensée positive, qui prétend que l'individu a le pouvoir de libérer son potentiel intérieur. [...]

L'idée que chacun de nous possède un potentiel inexploité peut paraître séduisante de prime abord, tout comme celle du perfectionnement de soi qui permettrait de s'enrichir, tant sur le plan émotionnel que spirituel. Il y a néanmoins de bonnes raisons de rester sceptique vis-à-vis de telles promesses. Pour la sociologue Arlie Russel Hochschild, le coaching implique une forme de sous-traitance ambiguë, dans la mesure où nous demandons à d'autres personnes de s'occuper d'aspects intimes de notre vie. Par exemple, nous recrutons des coaches pour qu'ils embellissent notre profil en ligne et nous aident à décrocher un rendez-vous amoureux. Nous nous tournons vers eux pour savoir ce que nous voulons vraiment dans la vie. Mais dès l'instant où nous commençons à nous engager sur cette pente glissante, nous transformons notre réalité quotidiennement vécue en vaste champ d'expertise. En confiant notre vie intime à des professionnels, nous perdons quelque chose d'essentiel. C'est comme si nous nous lancions dans une quête de perfection éperdue où, pour pouvoir nous offrir davantage de conseils, nous devrions travailler toujours plus. Toute l'ironie de la chose est là : « Plus nous sommes anxieux, isolés et avons l'impression de manquer de temps, plus nous sommes prêts à payer le prix pour nous offrir des services de coaches. Le fait est que, pour les financer, nous travaillons plus longtemps, ce qui réduit le temps passé avec nos proches, amis et voisins ; nous devenons moins enclins à faire appel à eux pour qu'ils nous aident, et inversement. »¹

Il y a par ailleurs une autre raison d'émettre de sérieux doutes à l'égard du coaching. Tout comme le fait de confier des pans entiers de notre vie intime à des experts autoproclamés, cette pratique nous pousse à endosser toutes les responsabilités. Car, pour le coach, il s'agit ni plus ni moins de faire

¹ Arlie Russell Hochschild, « The Outsourced life », *The New York Times*, 5 mai 2012

comprendre à son client qu'il est non seulement responsable de sa propre vie, mais aussi de son propre bonheur. Le revers de la médaille est que celui-ci doit dorénavant se sentir coupable chaque fois qu'un problème survient dans sa vie : rupture amoureuse, perte d'emploi ou maladie grave. Accéder au bonheur relèverait donc d'un choix : le nôtre, et, par extension, engagerait notre responsabilité. Par ce qu'elle comporte de déplaisant, une telle prise de conscience ne peut que faire naître un sentiment d'intense anxiété chez l'individu. Renata Salecl souligne que le travail du coach consiste à retarder temporairement cette montée d'angoisse. En parlant avec ce dernier, le client met une partie de son malaise entre parenthèses. Cependant, le coach ne fait pas figure de père autoritaire ; il ne lui dit pas ce qu'il faut faire, ni comment agir dans la vie. Il est d'ailleurs essentiel « qu'il ne se présente ni ne se comporte comme une autorité qui demande à être obéie mais davantage comme un aide bienveillant que l'individu a choisi d'écouter². » Et c'est là qu'apparaît la face sombre du coach, qui ne joue plus le rôle de retardateur mais rejette la tyrannie du choix sur son client. « Imaginez que l'argent ou d'autres barrières semblables ne soient plus un problème pour vous. A quoi ressemblerait votre vie dans 10 ans ? » Cette question fréquemment posée aux clients lors des séances de coaching joue sur le registre du fantasme. Mais ce jeu devient particulièrement inhumain dès lors qu'il s'agit de « faire comprendre » à la personne coachée que la seule barrière réelle qui la sépare de ses fantasmes, c'est elle.

En laissant vivre l'individu dans l'anxiété, le coach ne le délivre en rien de son tourment. Pire, il intensifie les effets traumatiques du choix. Salecl y voit l'essence de l'idéologie du coaching appliquée à l'existence. Cette technique « inculque tout entière l'idée que le tourment existentiel et l'angoisse ne sont que l'expression d'un fléchissement de la volonté ou d'une crise de confiance³ ». En l'absence d'une figure d'autorité extérieure, la responsabilité du choix incombe entièrement à l'individu. La silhouette du père autoritaire s'éclipse, non pas pour réapparaître sous les traits d'un homme furibond aux naseaux grands ouverts qui nous crie dessus, mais sous une forme invisible qui se niche à l'intérieur de notre esprit. Il est d'autant plus difficile de répondre à ses exigences qu'elle ne nous laisse jamais tranquille. Plus nous ressentirons de l'énerverment et de la frustration envers elle, plus nous nous renfermerons sur nous-mêmes.

Etablissant le même constat, Christopher Lasch explique qu'au début de la période tourmentée des années 1970 aux Etats-Unis (guerre du Vietnam, scandale du Watergate), de nombreux Américains ont tourné le dos à la politique et aux institutions, qu'ils considéraient comme paternalistes, préférant plutôt se concentrer sur des projets plus personnels. Pour autant, ce repli ne s'est pas forcément traduit par une existence plus agréable ou par une grande indulgence à l'égard de soi. « Bien au contraire, cela [a favorisé] le développement d'un surmoi sévère et punitif⁴. » La haine et la fascination de soi étant les deux faces d'une même pièce.

Derrière cette idée, Lasch sous-entend qu'au lieu de résoudre les problèmes des individus, la culture thérapeutique n'a fait que verser de l'huile sur le feu du narcissisme. Nous portons uniquement de l'intérêt pour autrui pour peu qu'il puisse nous apprendre de nouvelles choses sur nous-mêmes. Grâce à l'évaluation à 360°⁵, il devient possible de prendre en compte toutes les opinions d'autrui et

² Renata Salecl, *La Tyrannie du choix*, Albin Michel, 2012, p. 57

³ Ibidem, p.58

⁴ Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, Climats, 2000, p.225.

⁵ Développée aux Etats-Unis dans les années 1970-1980, cette méthode consiste à faire évaluer le comportement et l'efficacité d'un employé par ses collaborateurs.

de les intégrer à soi dans l'optique de se perfectionner. Et Lasch de conclure que nous vivons dans un monde caractérisé par une grande solitude, un monde où nous sommes entourés d'idéaux et d'images narcissiques. »

Carl Cederström et André Spicer, *Le syndrome du bien-être*, éditions L'échappée, 2016, pp. 18-23

Annexe 3 :BANCAUD Delphine «Quand le culte du sport tourne à l'obsession»

20 minutes .1 avril 2016.

Quand le culte du corps tourne à l'obsession

SANTE « Le syndrome du bien-être » qui sort prochainement en librairie, décrit les effets pervers de l'obsession de la santé parfaite...*Delphine Bancaud, publié le 01/04/16*

« Une perte de contrôle et de liberté »

Un phénomène auquel est confronté fréquemment le docteur Aymeric Petit, psychiatre et addictologue, qui reçoit dans son cabinet des personnes obsédées par leur hygiène de vie. « Ces pratiques deviennent un problème lorsqu'il y a perte de contrôle et de liberté. Un de mes patients faisait par exemple, 35 heures de sport par semaine. Il annulait des sorties familiales, ne se rendait pas à des réunions professionnelles », témoigne-t-il.

Des « adeptes de la quantification de soi », comme les appellent les auteurs du *Syndrome du bien être*, qui sont le plus souvent des femmes. « Ce sont des personnes souvent anxieuses ou chercheuses de sensations fortes, qui veulent restaurer une image d'elles-mêmes défaillante, en maîtrisant leur corps. Oui qui tentent de refréner par leurs efforts, des pensées douloureuses. Une sorte d'automédication en somme », analyse le docteur Aymeric Petit.

Le monde du travail complice ?

Un diktat du bien-être conditionné aussi par la société « qui demande aux gens de se conformer à des standards et véhicule le culte de la performance », observe le psychiatre. « Et paradoxalement, les messages de santé publique, sur l'importance d'adopter une alimentation équilibrée ou de pratiquer une activité physique, peuvent avoir une résonance négative chez certaines personnes qui basculent dans des conduites excessives », poursuit-il.

Dans *Le syndrome du bien être*, les auteurs pointent aussi la responsabilité des entreprises dans cette dérive. « Pour atteindre leur pic de performance, les athlètes d'entreprise doivent avoir une hygiène de vie irréprochable », écrivent-ils, en relayant les initiatives de certains employeurs, par exemple pour développer la pratique sportive de leurs collaborateurs : 70 % des 200 premières entreprises américaines possèdent ainsi des salles de fitness dans leurs locaux. Et la participation des salariés à des activités sportives y est souvent obligatoire pour bénéficier d'une assurance maladie. Aux Etats-Unis, les réunions où les participants doivent marcher se développent aussi. « Il s'agit d'imposer en filigrane une nouvelle conception de l'employé modèle, qui porte une attention soutenue à sa condition physique et à l'accroissement de sa productivité », soutiennent les auteurs. Et même si en France, on n'en est pas encore là, la discrimination subie par les salariés obèses, par exemple, et la forte concurrence existant entre les demandeurs d'emploi pour décrocher un poste poussent certains actifs à croire qu'ils doivent se doter d'une apparence « parfaite ».

La culpabilité au rendez-vous

Ce surinvestissement du corps a parfois des conséquences négatives. « Ces pratiques nous font vivre dans l'angoisse permanente en nous rendant responsables de tous nos choix de vie, elles renforcent notre sentiment de culpabilité dès que nous n'arrivons pas à tenir nos engagements ou à atteindre nos objectifs », soulignent les enseignants-chercheurs. « La tyrannie du bien-être ne fait pas qu'aggraver notre malaise intérieur, elle nous exhorte aussi à blâmer celles et ceux qui refusent de se mettre au diapason », renchérissent-ils. Ces pratiques excessives « entraînent des dérives narcissiques qui nous amènent à nous replier sur nous-même et à nous préoccuper que de notre corps », poursuivent-ils. Chez les accros du sport, les conséquences peuvent aussi être physiques, comme le constate le docteur Aymeric Petit : « Certains présentent des blessures musculaires, des lésions tendineuses, des fractures osseuses. Sans oublier les problèmes psychologiques qui surviennent souvent », souligne-t-il. L'obsession de son corps et l'emploi du temps contraint qu'elle engendre, génère aussi à une altération des relations personnelles et professionnelles : « Certains patients viennent me consulter à la suite de conflits avec leur conjoint qui ne supporte plus de ce mode de vie ritualisé », indique-t-il. Souvent dans le déni, ces fanatiques de la santé idéale se tournent rarement vers un spécialiste. « Lorsqu'ils le font, les thérapies comportementalistes, via lesquelles on essaye de corriger les pensées du patient par rapport à son corps et où l'on travaille sur les émotions, sont efficaces », indique le docteur Aymeric Petit. Aux autres, les

auteurs du *syndrome du bien être* lancent un appel : « il serait peut-être grand temps que nous arrêtions d'écouter maladivement notre corps, d'être préoccupés par notre santé et notre bonheur et de vouloir sans cesse repousser nos limites », indiquent-ils. « Nous aurions tout à gagner à nous ouvrir et à penser un peu plus à autrui », concluent-ils.

© <http://www.20minutes.fr/societe/1817935-20160401-quand-culte-corps-tourne-obsession>

Annexe 4 : CERF Juliette ,Desplanques Erwan « heureux à tout prix/ on vous tient en liesse » Télérama 29/12/2014

Heureux à tout prix : on vous tient en liesse

Juliette Cerf et Erwan Desplanques, Publié le 29/12/2014

[...]Tel est le credo de la psychologie positive, venue des Etats-Unis : ton bonheur ne dépend que de toi. Une vision du monde volontariste rejoignant un certain esprit du capitalisme. Selon Marquis, « *cette idéologie valorise toujours l'action, jugée positive, sur la passivité* ». Et se diffuse dans nos sociétés au point d'avoir été retenue par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) dans deux rapports de 2010, qui livrent une étonnante définition de la personne en bonne santé mentale : « *capable de s'adapter aux diverses situations de la vie* », apte à « *accomplir un travail productif* » et donc à « *favoriser la croissance économique* » ! Cette nouvelle norme fait s'étrangler certains praticiens, le psychiatre Mathieu Bellahsen redoutant ainsi de voir la richesse de l'être humain réduite au statut de salarié flexible, jugé sur sa capacité à rebondir (4).

Une nouvelle utopie politique

Le développement personnel signerait-il donc l'ultime triomphe de l'individualisme, avec ses légions assoiffées de béatitude et mises en concurrence ? Pas si simple, a constaté Nicolas Marquis : « *Les lecteurs ne sont pas seulement convaincus que la psychologie positive est une solution pour eux-mêmes : ils espèrent aussi changer le monde.* » Souvent caricaturés en managers de leur petite psyché, ils se voient en fait comme « *des phares, des éclaireurs pour leurs frères humains* », des prosélytes attachés à un monde plus juste, plus lucide, enfin réconcilié.

A rebours de l'image du traqueur de bonheur solitaire, ils seraient presque en train d'inventer une nouvelle utopie politique. De former une « *communauté* » de pionniers, défenseurs d'un « *bonheur grave* », bâti sur une même traversée de la souffrance. Sauvés par un mélange de « *sagesse bouddhiste* », promettant la félicité ici-bas, et de « *valorisation calviniste de l'effort* ». L'étude révèle qu'ils estiment même appartenir à une « *élite* » guérie des faux-semblants.

Fini le temps où on lisait les ouvrages de développement personnel sous le manteau... « *Cette pratique dégage désormais un fort prestige symbolique. Le bonheur est devenu un instrument de distinction sociale.* » Le meilleur des mondes ?

© Télérama,
http://www.telerama.fr/idees/heureux-a-tout-prix-on-vous-tient-en-liesse_120369.php

http://www.telerama.fr/idees/heureux-a-tout-prix-on-vous-tient-en-liesse_120369.php

